

Gaudry Philippe

AILLEURS VERS SOI

ROMAN INITIATIQUE D'ETHNOMEDECINE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9791022763004

© Philippe Gaudry

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Peatch, à nos chemins entrelacés...

« Sous le gouvernement absolu d'un seul, le despotisme, pour arriver à l'âme, frappait grossièrement le corps ; et l'âme, échappant à ces coups, s'élevait glorieusement au-dessus de lui ; mais dans les républiques démocratiques, ce n'est point ainsi que procède la tyrannie ; elle laisse le corps et va droit à l'âme. »

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*.

J'avais toujours aimé courir, suffisamment vite pour ne plus voir, ne plus fixer un seul point précisément. Je courrais à travers la ville pour rejoindre le flou, enchaînant les virages et les trottoirs. Je frôlais les murs. C'était à peine si je les distinguais du bitume usé. C'était à peine si j'ouvrais les yeux. J'étais né là. Je connaissais les lampadaires et virevoltais autour. Je connaissais les rues et leurs ombres, les parcs et leurs oiseaux, les commerçants et leurs clients. Je courrais parmi eux qui marchaient et je happais au détour les remarques admiratives des retraités. Un homme incarnait à mes yeux l'âme de la ville. Grand et mince, il déambulait en bleu de travail, prêt à apostropher le premier qui croiserait sa route. Sa voix aiguë et joyeuse portait à volonté vers celui qui voulait bien entendre. Il me lançait qu'il n'avait plus l'âge pour courir en levant son bras au ciel avant de rejoindre une femme qui promenait son chien. Je m'éloignais du centre-ville. Je laissais la foule. Les premières courbatures tyrannisaient mes muscles, mais jamais ne me faisaient stopper. Je les connaissais trop bien. Plus loin, devant sa maison où étaient alignés des nains de jardin, un ancien légionnaire à la voix éraillée m'assurait que le cancer ne l'aurait pas encore, mais qu'il retournait pour la cinquième fois se faire opérer. Sa femme, derrière lui, d'un signe discret de la main m'avouait sa peur. Je le croyais, lui, plutôt qu'elle. Il reviendrait sans aucun doute avec cet éternel sourire. Comme d'habitude. J'offrais le même clin d'œil aux deux et ralentissais mon allure. Mon appartement, ma tanière, indiquait la fin de la course. Un verre de jus de fruits et direction la salle de bain. Je sentais l'eau de la douche couler sur mon crâne et tomber sur mes épaules, emportant avec elle les perles de sueur. Je tournais le robinet, lentement, progressivement, pour avoir de l'eau toujours plus chaude, bouillante. La vapeur envahissait la salle de bain. Je

flottais, debout. Mais l'heure me rappelait à l'ordre et je devais retourner au boulot.

Le soir, le plus souvent, je retrouvais mes potes. Des potes de beuverie, certes. Ce genre de potes avec lesquels on ne se pose pas la question de savoir si l'on se revoit demain ou plus tard. Des potes qui étaient toujours là. Certains parleraient d'une famille. Celle que la vie nous choisissait à travers le cœur. Celle avec qui l'on partageait tout, en riant. Les malheurs étaient toujours déclamés sur le ton de la blague. Rien n'était vraiment sérieux sinon le fait d'être ensemble. Devant un verre. Devant la vie.

On finissait tard le plus souvent. Jusqu'à l'endormissement. Comme pour ne pas laisser de temps mort. De vide. C'était sûrement ça, oui, on se remplissait nos vides avant qu'ils n'existent. Et les jours passaient. À nos âges, on ne parlait pas de vieillir ensemble. Non. On disait plutôt qu'on profitait pleinement de notre jeunesse. Que ce n'était pas lorsqu'on serait mariés et pères que nous pourrions mener cette vie-là ! Et les filles de notre âge ou alors les déjà-mariées aimaient bien notre style de vie. Alors elles en profitaient. Et nous aussi. C'étaient nos sœurs. On savait où les retrouver. Elles savaient où nous trouver. Aucune jalousie. Aucun remords. Aucun doute. Pas d'ambiguïté. Tout notre avenir tenait dans le présent. C'était à cela qu'on se reconnaissait. On savait qu'il fallait avoir vécu avant de parler d'amour. Alors on vivait.

Des fois, j'écrivais des phrases comme celles de ce soir sur des papiers qui traînaient. Que je laissais traîner ! Juste pour voir. Si une main, un jour...

C'est un jour intelligent. Il a mené jusqu'à moi une jolie fille à consoler. Elle m'a offert ses yeux. Je lui ai offert ma langue.

De temps en temps, il fallait se battre. Contre des mecs bourrés qui cherchaient des noises. On aimait ça aussi. Prendre des coups et en donner. Jamais on ne rechignait. C'était toujours à l'improviste. Non prémédité. Il y a bien une ou deux fois où il a fallu fuir sous peine de se faire réellement défoncer. Les

couteaux, c'est du sérieux. Se cacher. Du vrai cinéma. Comme à Hollywood.

Puis on rentrait chacun chez soi. En se serrant les pouces et les mains. Les yeux chargés de lumière et d'éternité.

Je ne savais plus bien si le réveil avait sonné trop tard ou si je ne l'avais pas entendu. Mais une chose était sûre, j'étais bien à la bourre. J'enfilai mes vêtements – pas le temps de prendre des vêtements propres –, je croquai une pomme et emmenai une banane, ou l'inverse, et je m'apprêtais à sortir lorsque j'aperçus sous ma porte une enveloppe blanche. Mon prénom y était écrit. Pas de timbre, pas la moindre trace d'un expéditeur. J'ouvris l'enveloppe. Tout en haut d'une grande feuille blanche étaient inscrits quelques mots :

Peux-tu imaginer ne rien connaître de ton corps ? Oublier les organes, les vaisseaux, les os et les muscles ? Peux-tu oublier tout ce que tu sais de lui ?

Si tu le pouvais, et qu'une douleur survenait du plus profond de ton être, que penserais-tu ? Que ferais-tu ? N'en parlerais-tu pas à d'autres ? Et devant leur silence, que ferais-tu ?

Il se pourrait que tu les accuses, que tu exiges de l'un d'eux une réponse, que tu exiges seulement une réponse, d'où qu'elle vienne, en exultant une seule interrogation.

Pourquoi ?

À cette question, une deuxième :

Qu'est-ce que la santé ?

Je n'avais rien compris à ce charabia. Je soupçonnais instinctivement deux ou trois amis capables d'une telle blague mais déjugeai aussitôt. Ces mots ne ressemblaient en rien à une blague. Je sortis de chez moi et scrutai les ruelles. Personne. Je ne reconnaissais pas l'écriture. Des lettres droites et rondes,

presque une écriture d'enfant, ou bien celle d'une femme appliquée. Mais un enfant n'écrit pas ce genre de phrases. Il aurait peut-être craché dans l'enveloppe ou mis des injures du style « PD » ou « con à celui qui les lit » ou alors « T'es mon ami pour la vie ». Cette lettre anonyme me rappelait les premiers mots d'amour échangés à l'école. Il n'y avait pas de moment plus significatif où écrire « Je t'aime » signifiait avant tout « J'exige que tu m'aimes ». Mais le plus beau de ces moments se jouait surtout lorsque l'on découvrait l'une de ces lettres qui vous étaient adressées sans encore savoir qui les avait écrites. Les plus beaux visages de votre courte vie défilaient alors en un instant, vous transportant immédiatement au plus profond de vos rêves, jusqu'au moment fatidique de la lecture qui débutait hâtivement, expressément par la signature. Ici, pas de signature. Seulement cette question sur une feuille blanche que je roulai en boule au fond de ma poche. Je soupçonnais qu'une de ces sectes prosélytes adeptes du porte-à-porte pût être à l'origine de ce courrier. Il était plus que l'heure de me rendre au taf.

Trois fois déjà que je remuais ces boîtes dans tous les sens. Je n'osais me résoudre à penser que celle que je cherchais n'y était pas. La cliente s'impatiait. Madame Rautin, une habituée, aimable, avec laquelle j'aimais beaucoup échanger. Nous discussions souvent de cinéma. Mais ce jour-là, la discussion tourna court. Je fonçai vers le cahier de commandes, en tournai les pages encore et encore, y reconnus mon écriture mais pour d'autres boîtes. Je sentais déjà les regards appuyés de mes collègues. Je cachais mon erreur. Je savais que ce mensonge me dédouanerait :

— Je suis désolé Madame, mais nous ne l'avons pas encore reçu.

— C'est impossible, j'ai ma séance de chimiothérapie cet après-midi, il me faut absolument mon médicament. Que vais-je faire ?

J'observai un court instant les traits de son visage tirés par la peur. J'étais touché par ses angoisses. Comme nous étions livrés vers 14 heures chaque jour, je lui demandai l'heure de son rendez-vous.

— Je dois être là-bas à 13 heures. Comment vais-je faire ?

J'avais pitié de cette femme et m'en voulais de l'avoir mise dans une telle situation. Je cherchais une solution.

— Je vais appeler les autres pharmacies de la ville. Peut-être auront-ils une boîte à nous prêter.

Je n'étais pas sans savoir que le prix du produit et sa péremption courte ne facilitaient pas sa mise en stock. Il y avait peu de chance que je le trouve ailleurs. Heureusement, le téléphone se trouvait dans un recoin à l'abri des clients. Je n'étais pas le premier à me planter. Il fallait toujours assurer face au client. Mes doigts en sueur glissaient sur les touches du téléphone. Le premier puis le second appel confirmèrent mes doutes. Au troisième, une pharmacienne me répondit qu'elle avait une boîte en stock pour une cliente qui venait la chercher vers 18 heures. Je lui assurai que j'aurais une boîte pour elle vers 14 heures et nous convînmes d'un échange. Soulagé et heureux, je me précipitai vers ma cliente.

— Je vous fais un ticket. Vous pouvez de suite trouver votre médicament à cette pharmacie. Je facture et le lui rendrai personnellement par la suite.

— Merci Monsieur.

Madame Lemoine qui passait les commandes s'assurait que le médicament n'était pas marqué sur le cahier, histoire de reconnaître qu'elle n'était pas fautive et qu'elle préservait sa virginité. Les poches sous ses yeux accentuaient la noirceur de ses pupilles.

— Ne vous inquiétez pas, c'est bien moi qui ai fait l'erreur, la rassurai-je.

Tout le monde était satisfait de cet aveu. Je savais que le boss saurait, plus tard. À cette heure, il buvait le thé chez lui tranquillement. J'appelai notre fournisseur pour m'assurer que nous aurions une boîte à 14 heures. Ce qu'il me confirma. Pour couvrir les chuchotements de mes collègues, je réalisais intérieurement que, pour la cliente, j'étais devenu son sauveur. Je restais sur cette idée avant qu'un autre client n'arrivât sur moi. Je devrais plutôt dire roula vers moi puisqu'il était en fauteuil roulant, un accident l'ayant privé de ses deux jambes. C'était un

homme d'une soixantaine d'années que je connaissais bien. Monsieur Bonnet, médecin à la retraite, gouailleur de première, se prescrivait lui-même ses ordonnances, privilège des médecins retraités, et préférait généralement s'adresser à moi. D'une main, il me tendit une ordonnance et d'une autre, plus secrètement, une boîte de médicament et me dit à voix basse :

— Je te rapporte cette boîte. Ce n'est pas le bon dosage. Je n'ai pas pu revenir avant mais ce n'est pas grave, il m'en restait. Je n'en prends que vraiment lorsque j'ai mal.

— Excuse-moi. Je vais changer ça et refaire la facture.

— Ce n'est pas grave.

Je m'appliquais à lire sa nouvelle ordonnance. Je ne comprenais pas ce qui se passait. J'avais l'impression de faire mon boulot comme tous les autres jours, depuis des années, mais un nombre conséquent d'erreurs survenait depuis plusieurs semaines. Je ne pouvais que le constater. Je décidai de prendre dorénavant plus de temps à servir les clients. Peut-être étais-je inconsciemment entré dans une routine. Puis monsieur Bonnet me tendit un bidon de cinq litres qu'il extirpa de son fauteuil en me faisant un clin d'œil. C'était avant tout pour cette raison-là qu'il me choisissait pour le servir. Il voulait que je le remplisse d'alcool à 90°. Je savais – il me l'avait avoué la toute première fois – qu'il utilisait cet alcool pour faire son propre Ricard qu'il trouvait bien meilleur que celui qui était commercialisé. Il avait un frère qui lui rapportait de Belgique l'essence d'anis interdite à la vente en France. Il m'était interdit de vendre cet alcool en si grande quantité. Une fois, l'une de mes collègues lui avait tendu un flacon de 250 ml. Il avait bien rigolé, dans un premier temps, car elle avait refusé par la suite de remplir son bidon. Donc, discrètement, entre deux tiroirs à médicaments, je faisais couler le précieux breuvage. Personne n'était dupe, mais tout se faisait en silence. J'essayais malgré tout de cacher ce trafic aux yeux pochés de madame Lemoine.

Je saluai monsieur Bonnet d'un geste de la main. Il s'éloignait dans son fauteuil muni de son sac de médicaments et de son bidon d'alcool. Lequel des deux le soignait le plus ? me demandai-je. Je croisai l'œil complice d'Alexandra, mais déjà

une femme s'approcha de moi. Elle posa son ordonnance sur le comptoir et me tendit une enveloppe.

— J'ai trouvé cette lettre à l'entrée. Elle était sur le sol. Peut-être quelqu'un l'a-t-il perdue ?

Je pris l'enveloppe et, subjugué, y vis mon nom.

— Où l'avez-vous trouvée dites-vous ?

— Juste là, devant la porte.

Il y avait dessus les traces de plusieurs empreintes de chaussures différentes. Oui, mon nom y était bien inscrit et elle ressemblait sacrément à l'enveloppe trouvée sous ma porte ce matin. La même écriture.

— Merci. Elle est... à moi. Je... Je vous remercie.

Je servis la cliente puis me retirai dans le préparatoire pour ouvrir l'enveloppe.

Ce matin, je me suis levé avec une migraine énorme, une douleur au ventre et des nausées. Je suis allé voir Asclépios, fils d'Apollon, qui marche entre ciel et terre muni de son bâton autour duquel s'entoure un serpent. Je me suis rendu dans le sanctuaire, ai chanté en l'honneur de ce Dieu puis me suis rendormi un court instant. Dans un rêve, j'ai reçu un rituel. Je dois, pour me soigner, sacrifier une poule en début de matinée.

Que me conseillerais-tu ?

Un Doliprane... ou le sacrifice d'une poule ?

Ne déchire pas cette lettre tout de suite, même si la question te paraît saugrenue, car elle ne l'est pas autant que tu le penses.

Fragiles et nus face à la douleur, la leur ou celle d'un proche, un jour, des hommes se sont penchés sur leur corps pour comprendre. Les combats leur avaient fait connaître le sang, et les organes déliquescents découpés et lacérés par les armes. Mais comment reconnaître les douleurs de la vie quotidienne dans ces amas de chair puante et visqueuse ? C'est un peu comme si tu allais à la boucherie pour tenter de retrouver dans les morceaux de viande l'origine d'une douleur au ventre. Que pouvait-il réellement se passer sous la peau

lorsque celle-ci n'était pas entaillée par une lame ? Cette question fut en elle-même un progrès parce qu'elle questionnait les croyances immuables. Les hommes ont cherché, ont questionné la vie et ont probablement fait les premiers liens entre la maladie et les moments où elle advenait. Nous n'avons aucune trace de leur cheminement. Cependant, les premiers textes nous sont parvenus de la Grèce antique. Ils sont généralement attribués à un seul homme mais des styles différents démontreraient que cet homme serait plutôt à la tête d'un mouvement. Tu as déjà entendu parler de lui, de son serment. Cet homme, c'est Hippocrate. Il est né environ 460 avant J.-C. et hérite de toute une culture philosophique questionnant la nature de l'homme et de l'univers. Eh oui, l'homme grec se pose beaucoup de questions et réfléchit énormément sur tous les sujets. Et il aime ça. Il questionne et remet en question tous les arts : diététique, gymnastique, architecture, etc., et bien sûr la médecine. Une soixantaine d'écrits médicaux selon la tradition dont je vais t'épargner la lecture, ne t'inquiète pas. Si les styles de ces textes diffèrent, ils n'en possèdent pas moins de nombreuses idées communes et notamment celle-ci : éjecter de la médecine les dieux et les croyances.

Cela pourrait ne pas te surprendre. Il faut pourtant mesurer la chose. Auparavant, les maladies étaient causées par les dieux et il fallait développer de très bonnes relations avec eux pour espérer la guérison. Des prières, des rêves, des rituels... Tout cela pour obtenir les faveurs de dieux capricieux qui, touchés parfois par la souffrance des hommes, daignaient accorder aux hommes le don d'un traitement.

Cependant, Hippocrate et ses disciples remarquèrent que ces traitements (prenons par exemple les purifications utilisées pour traiter les infections) ne pouvaient pas forcément être considérés comme de nature divine. Et non contents de cette première réflexion, ils ajoutèrent que, si les maladies étaient améliorées par les traitements, pourquoi des moyens de nature similaire ne causeraient-ils pas eux-mêmes ces maladies ? Quel rôle reste-t-il aux dieux dans ce cas ? « À ce point, la cause

n'est plus divine et elle est toute humaine », est-il écrit dans les textes hippocratiques. Mais attention ! Il ne s'agissait pas ici de ne plus croire en l'existence du divin. Les maladies peuvent être causées par le froid, le vent, la chaleur, etc. Autant d'influences d'origines divines. Par conséquent, les maladies sont à la fois divines et terrestres. Si les plantes sont divines, elles peuvent à la fois causer des maladies mais aussi les traiter. Les dieux ne sont plus directement impliqués. Et grâce au recul des dieux, le corps humain peut exister. Comment ces plantes agissent-elles ? Sur quelles parties malades du corps ? Il va dorénavant falloir observer corps et symptômes. Ne plus s'en prendre aux dieux mais considérer le corps au centre des rougeurs, des fièvres, des douleurs et autres. Hippocrate et ses disciples notent toutes leurs observations sur des fiches de malades. Ils mentionnent l'évolution des symptômes au jour le jour depuis leur apparition jusqu'à leur disparition. Comme tu peux le constater, la médecine est lancée.

Seulement, voilà, ces médecins hippocratiques furent rapidement frustrés par une observation principalement extérieure du corps qui limitait la compréhension des symptômes et de leur évolution. Et en Grèce antique, pas question de disséquer des cadavres. Contraire à l'éthique, aux croyances. Certains médecins tentèrent d'approcher au plus près du corps du malade en le secouant, espérant ainsi créer des bruits significatifs ou bien en collant leur oreille contre la peau du patient. Mais tout cela ne soulignait que trop leur limite. Il ne leur restait par conséquent qu'une seule solution : la dissection animale.

C'est donc à travers le corps des animaux que l'homme prit connaissance de sa propre constitution. En étudiant les cadavres d'animaux, ces médecins purent poser les bases d'une connaissance anatomique. Les plus gros organes furent répertoriés. Le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, les reins, la rate et la vessie organisèrent le corps humain en une première organisation que les médecins grecs nommèrent structure. Ils remarquèrent les nerfs mais ne te fie pas à ce nom parce qu'à l'époque ils ne représentaient absolument pas

ce que tu as appris pendant tes cours. Eh oui, ils ne connaissaient pas encore le réseau complet du système nerveux et pouvaient à la fois considérer les nerfs et les tendons comme des composants servant à maintenir et à mettre le corps en mouvement. Ils connaissaient également les vaisseaux sanguins mais ne différenciaient pas les veines des artères et se questionnaient sur ce qui pouvait y être transporté : du sang et/ou de l'air. Car il était supposé que certaines artères pouvaient être vides de sang et transporter l'air inspiré par les poumons. Tout était sens dessus dessous. Un vrai bordel. Il fallait y trouver le début d'une logique. En suivant les vaisseaux sanguins, pouvait-on arriver à une origine, une source, un début où tout commencerait dans le corps humain ? Riches de leurs découvertes anatomiques, ils éprouvèrent naturellement la nécessité impérieuse d'en comprendre le fonctionnement. D'accord, il y a des organes et des vaisseaux, mais comment tout cela fonctionne-t-il ? Ce furent les premiers pas de la physiologie. Les hypothèses allèrent bon train. L'un des médecins situait le début de la circulation sanguine dans la tête ; un autre, dans le foie ou la rate ; un autre encore la situait dans le cœur. Comment trouver une origine à un circuit fermé ? Comme nous le verrons, la totalité de la circulation sanguine ne fut découverte qu'au XVII^e siècle. La route est longue mais le premier pas est fait. À partir du corpus hippocratique, le corps va dévoiler progressivement ses mystères. Un à un. En fonction de ce que les médecins connaîtront des phénomènes naturels qui les entourent. La digestion n'était-elle pas envisagée par ces médecins comme une cuisson ou une fermentation ayant lieu dans le ventre ?

Tout cela peut faire sourire mais les bases d'une science médicale sont posées où la magie n'a plus sa place. Et une fois les grosses structures mises en place, fallait-il encore en imaginer leur fonctionnement. Alors d'autres questions se posent. Comment étudier la dynamique vivante d'un organisme qui se cache derrière la peau ? Comment étudier le vivant d'après des cadavres ? Voilà des questions pleines de sens auxquelles ces aventuriers de la médecine vont se confronter. Alors, comment ferais-tu ?

Si je te demande de prendre deux mouchoirs, de cracher dans l'un puis de te moucher dans l'autre, si je te demande ensuite d'observer attentivement ces mouchoirs et de me raconter ce que tu vois, que me répondras-tu ? Des miasmes... deux papiers dégueulasses à mettre à la poubelle... deux nids à bactéries... certes... mais tu n'es pas un médecin hippocratique. Eux cherchaient à comprendre le fonctionnement du corps humain. Et eux auraient probablement vu dans ces deux mouchoirs quelque chose qui ressemblait à toi, à nous. Ils auraient vu là ce qui sortait d'un corps vivant et forcément une preuve de ce qu'il contenait.

Or, pour les médecins hippocratiques, le corps est constitué et rempli de quatre humeurs : le sang, la pituite ou flegme, la bile jaune et l'atrabile ou bile noire. Pour eux, la santé – de l'esprit et du corps – variait en fonction de l'équilibre de ces humeurs qu'ils pensaient renouvelées par l'alimentation. On peut jouer. Avec quelles observations ont-ils pu en arriver à un tel constat ? Le sang, on peut comprendre. Tout le monde se coupe au moins une fois et les champs de bataille dégouлинаient de ce liquide épais vermillon. La bile jaune ? La bile noire ? Des selles noires... des vomissures... peut-être... La pituite ? Est-elle la lymphe ?

Il ne faut pas envisager ces quatre humeurs comme des maîtres du corps. Au contraire, elles sont très influencées. Le corps humain n'était pas perçu comme un être totalement indépendant du reste de la nature. L'homme était relié au cosmos comme les humeurs l'étaient aux quatre éléments que sont le feu, l'air, la terre et l'eau ainsi qu'aux quatre qualités que sont le chaud, le froid, le sec et l'humide. Et puis, il y a le pneuma aussi – spiritus en latin, souffle en français. Le pneuma est dans tout. Mélange de feu et d'air, il entre dans les poumons, arrive dans le cœur et irradie à partir de lui dans tout le corps. Il est la force de toute chose ; il fait battre le cœur, stimule nos actes et incite le cerveau à comprendre.

Ces liens permettaient de considérer la santé de l'homme en fonction de son corps, certes, mais surtout de son environnement. Vomissements, dysenteries, saignements et

autres symptômes étaient, eux, reliés à une ou plusieurs humeurs et donc à la saison, à l'habitat, aux vents, au soleil, à l'eau de la boisson et à l'alimentation, conditions qui modifiaient la circulation des humeurs. Une mauvaise circulation des humeurs entraînait inlassablement des symptômes. Une autre influence modifiait la circulation de ses humeurs : le tempérament reçu à la naissance. Ces médecins de la Grèce antique considéraient d'ailleurs que le dosage des quatre humeurs constituait également le caractère et la personnalité. Dans ce double rapport, la psyché influençait les humeurs et la santé autant que les humeurs influençaient la psyché. Ce qui indique qu'en aucun cas, ils ne séparaient le corps de l'esprit.

Hippocrate et ses disciples imaginaient que les humeurs montaient et descendaient à l'intérieur du corps grâce à une énergie motrice engendrée par le cœur, énergie qu'ils appelaient le chaud inné.

Nous voilà donc devant un corps bourré d'organes baignant dans des liquides dont la bonne circulation engendre la santé. Seulement ces liquides sont susceptibles d'être influencés par toutes sortes d'évènements aussi bien extérieurs au corps comme l'alimentation, qu'intérieurs comme le caractère.

Que d'influences donc sur ces liquides corporels dont dépendent ou bien la santé ou bien la maladie ! L'être humain était ainsi envisagé dans toute sa complexité. La théorie des médecins grecs constitue les prémices d'une approche scientifique de cette complexité. Exit les dieux. Le corps est un univers déchiffrable. L'histoire de l'homme peut être perçue dorénavant comme un progrès. Les découvertes nous attendent et la médecine sauvera les hommes de la maladie.

Je finirai par le meilleur. Évidemment, je n'ai, grâce à ces quelques lignes, qu'effleuré la richesse du corpus hippocratique et je tiens à ajouter, pour achever cette brève initiation, ce qui, à mes yeux, constitue la principale observation de cette médecine, peut-être en lien avec l'énergie du chaud inné : la nature tend à maintenir un état d'équilibre. Cet équilibre qui définit pour eux la santé. S'il est rompu, c'est

la maladie. Et puisque l'homme n'est pas séparé de cette nature, les médecins avaient remarqué que des forces travaillaient à maintenir le corps humain stable et en harmonie... Mais nous reparlerons plus tard de tout cela.

Et toi ? Comment crois-tu que la maladie advient ?

Je réfléchis et me surpris à avoir le réflexe de vouloir répondre à cette question. La maladie ? C'était quoi la maladie ? La maladie ne signifiait rien. Il y avait des maladies et non une seule. C'était une question que j'aurais aimé poser au mystérieux interrogateur s'il avait eu le cran de me parler directement plutôt que de m'écrire et de me jeter ses lettres. Malgré tout, la question m'interrogeait et je parcourus à rebours les cours de pharmacologie et de biochimie. L'hypertension, par exemple, pouvait être causée par une trop grande contraction des vaisseaux sanguins. J'ignorais pourquoi mais un doute persistait. Cette réponse, bien que satisfaisante, me sembla ne pas convenir à la question. Est-ce que je pouvais penser l'hypertension avec la théorie des humeurs ? Un excès d'humeur dans les vaisseaux en accroissait la pression. La question alors se déplaçait. Qu'est-ce qui pouvait influencer les humeurs pour qu'elles augmentent ? Diététique ? Comme du sel. Nous n'avions aujourd'hui plus du tout besoin des humeurs pour expliquer l'hypertension artérielle mais cette théorie ancienne permettait de lier le sel à l'hypertension. J'avais l'impression d'avoir brillamment répondu à la question et d'avoir réussi le test. Curieusement, j'en ressentais une vive satisfaction. J'entendis à ce moment-là les pas d'Alexandra, la pharmacienne assistante. Je savais qu'elle me rejoignait. Je pliai la lettre.

— Excuse-moi, te souviens-tu avoir vendu un déambulateur hier ? me demanda-t-elle.

— À une femme, oui.

— La cliente est là et affirme ne pas avoir payé la bonne somme. Regarde.

Elle me tendit la facture et le ticket de carte bleue. Les deux sommes étaient effectivement différentes.

— Peut-être a-t-elle pris autre chose ? dit Alexandra d'une voix douce et confiante.

— Non, non...

— Tu sais, ce n'est pas grave, me dit-elle. Je vais la rembourser. Si tu veux, on peut se voir ce soir, je veux dire, si tu veux en parler.

Elle avait dit cette phrase sur le ton de la plaisanterie, comme souvent. Mais je savais qu'elle souhaitait plus. Elle ne le cachait pas, même si elle ne me l'avait jamais dit directement. Elle ne pouvait pas le cacher. Le souhaitait-elle, d'ailleurs, je ne le pensais pas, elle aimait trop la vie pour s'en priver. Je répondis par un sourire à peine esquissé.

— Bon, je te laisse, fit-elle sans bouger.

Était-ce une question ? Après quelques secondes, elle partit. Je la remerciai alors qu'elle était déjà loin. J'avais été flatté lorsque nous avions compris l'un et l'autre son attirance pour moi. Un préparateur en pharmacie qui baisait une pharmacienne, c'était une promotion sociale. Nous aurions pu baiser encore et encore, puis avoir un ou deux enfants. Elle aurait acheté sa propre pharmacie puis m'aurait embauché. J'aurais négocié le salaire de mon absence. Toutes ces pensées sous-entendent qu'elle n'était pas physiquement attirante. Ce qui était loin d'être le cas. J'aimais ses yeux qui me dévoraient, sa bouche douce et charnue et surtout les mots crus qu'elle employait pour évoquer sa sexualité sans jamais être vulgaire. Pourtant, quelque chose en moi résistait. J'ignorais ce que cela pouvait être. Je subissais.

À la fermeture, j'avais quitté la pharmacie avec l'intention de retrouver Éric et l'espoir de vivre l'une de ces soirées imprévues où se niche l'improbable. Éric était un mec de taille moyenne, d'une trentaine d'années, au visage plat, d'une ossature large, donnant à son corps une forme trapézoïdale, il impressionnait par son calme. Je ne l'avais jamais connu en crise. Même saoul, il restait calme. Il faisait les trois-huit dans une entreprise d'impression et vivait dans un appartement de la plus haute tour des immeubles alentour. Je frappai à la porte. Ce fut Alain qui m'ouvrit. Déjà là. Alain, légèrement enveloppé, était le genre de

type toujours prêt à dégainer une soirée imprévue. En le voyant, je souris. Il me tendit la main. Si nous savions rarement comment ces soirées débutaient, nous ignorions presque toujours de quelle manière elles se terminaient. Il suffisait que nous laissions l'une de nos voitures, nous nous rassemblions dans l'autre et partions à la recherche de quelques lieux de java. Sur la table basse du salon, trois verres et une bouteille de whisky.

— On t'attendait.

— J'ignorais que j'allais venir...

— Tu viens souvent le vendredi.

Il nous fallait faire débiter le week-end le plus vite possible. Aller travailler le samedi matin représentait l'acte le plus difficile de ces trois jours. Le dimanche soir, généralement dégrisé, nous voyait assez facilement aller au lit. Nous étions donc frais le lundi matin. Mais que dire du samedi matin ? Éric ne travaillait pas ce jour-là mais Alain, lui, était concerné une fois sur deux. Agent de sécurité dans un hôpital, il n'était de garde qu'une semaine sur deux. Quant à mon week-end, horaire de commerce oblige, il s'étalait, comme cette semaine, une fois sur deux sur dimanche et lundi. Je ne devais absolument pas oublier qu'à 9 heures, je me devais d'être à la pharmacie. Plus difficile qu'il n'y paraît !

Au troisième verre, je sentis poindre un souffle de liberté armé d'idées nouvelles. Je sortis de ma poche un papier griffonné et le lançai sur la table. Éric et Alain observèrent longuement le numéro de téléphone qui y était écrit.

— C'est le numéro de Christine, une infirmière. Je l'ai rencontrée en boîte. Elle était avec une copine, tout aussi blonde qu'elle. On s'était bien amusés. Elle m'a donné son numéro en me précisant que je pouvais la rappeler quand je le souhaitais.

— Et tu ne l'as pas rappelée depuis ? questionna Alain.

— Pas encore.

Je sortis mon téléphone de ma poche et composai le numéro. Alain s'impatientait. Éric se contentait de nous resservir un verre. « C'est Philippe de la journée bissextile... Je suis avec des potes et je me disais que peut-être nous pourrions passer la soirée

ensemble. Avec tes copines. Appelle-moi dès que tu peux. Je t'embrasse. »

Je laissais le téléphone sur la table à côté du numéro. Éric levait son verre en mon hommage suivi par Alain. Nous trinquâmes.

— Journée bissextile ? questionna Alain.

— Bissextile, ça veut dire deux fois : une fois en plus. On avait fait l'amour une première fois à l'arrière de la voiture, mais de suite, elle avait voulu remettre ça. On était allés chez elle. Après, on a appelé cette journée notre journée bissextile.

Cette nuit-là, nous avons bu en attendant. Christine n'a jamais rappelé. J'étais rentré chez moi vers deux heures du matin. J'étais donc à l'heure le lendemain devant la pharmacie.

La profession de préparateur en pharmacie consiste principalement à rester derrière le comptoir à attendre la prochaine main qui présentera une ordonnance. De temps à autre, un homéopathe trouve de bon ton de prescrire une préparation. Le préparateur se réfugie alors dans son préparatoire retrouver la vie silencieuse de ses vieux mortiers ébréchés. Nous recevons trois fois par jour des commandes de médicaments : le matin, en début d'après-midi et le soir. Il faut les réceptionner puis les ranger. C'est une profession somme toute assez mécanique qui exige malgré tout une grande attention puisqu'une erreur de dosage ou une contre-indication peuvent être fatales.

Le travail en pharmacie est un travail d'équipe. Avec moi, il y a le pharmacien dit titulaire puisque la pharmacie lui appartient, répondant au nom de monsieur Dumont. Un rouquin d'une cinquantaine d'années, portant des lunettes carrées à monture épaisse, qui se satisfait pleinement de sa profession tant que les comptes s'accroissent. Le voir m'apaise tant il suinte que l'argent n'est pas un problème. Il lui suffit de le gérer, sans grande angoisse d'ailleurs. Il aime beaucoup faire attendre ses rendez-vous pour leur signifier qu'eux seulement dépendent de lui et non l'inverse. Alexandra, la pharmacienne assistante, la trentaine à la fois dynamique et dépressive, fléchit très largement le discours rigoriste de son supérieur hiérarchique rouquin lorsqu'il s'absente. Contrairement à madame Lemoine qui aurait tendance à durcir ostensiblement le règlement intérieur. Qui aurait tendance à tout durcir. Et puis, il y a Marie, jeune préparatrice, brune, fine, vive et intelligente, légèrement cire-pompe, obsédée par son mec et jalouse à souhait.

Ce matin, peu de clients. Marie était montée dans « SON bureau » vérifier les règlements des mutuelles.

Madame Lemoine patientait derrière un comptoir tandis que je discutais avec Alexandra un café à la main. Il me semblait que nous échangeions même dans le silence. Puis elle me parla de son nouveau copain qu'elle venait de larguer en me mangeant des yeux. Madame Lemoine troubla cet instant.

— Le facteur est passé. Il y a une lettre pour toi.

— Pour moi ?

Cette fois, l'homme mystère se révélait peut-être un peu. Le tampon de la poste indiquait que la lettre avait été postée dans cette ville. Je ne l'ouvris pas de suite. La sonnette avait indiqué que plusieurs personnes étaient entrées. Je fis signe à Alex qu'elle pouvait finir son café tranquillement. J'allais au comptoir. Devant moi, un retraité de la ville me tendait son ordonnance. Il n'y avait pas plus gentil que cet homme qui avait travaillé pour la commune toute sa vie à s'occuper de fleurir les rues et à les nettoyer. Je posai les médicaments devant lui et, ce faisant, sans y réfléchir, lui posai cette question inappropriée :

— À quoi rêvez-vous ?

— Pardon ?

Malgré ma gêne, j'insistai :

— Oui, quels sont vos rêves, vos souhaits, ces choses que vous n'avez pas encore faites mais dont vous rêvez ?

Il hésita longuement à me répondre. J'eus d'abord l'impression qu'il cherchait au plus profond de lui un rêve enfoui. C'était pourtant un rêve tenace de surface qu'il m'avoua.

— Je dois vous avouer que voir la mer serait pour moi l'un de ces rêves.

— Vous n'avez jamais vu la mer ?

— Non.

Je pense ne pas avoir été capable de dissimuler mon étonnement.

— J'ai travaillé toute ma vie. Avec ma femme, aujourd'hui décédée, nous allions voir les amis le week-end, toujours dans la région. Nous n'avions pas l'idée d'aller trop loin. Puis fut l'heure de la retraite et du deuil... Lorsque vous regardez mon

ordonnance, tous ces médicaments que je prends tous les jours que dieu fait, vous devinez de quoi je souffre ?

Je regardais les boîtes exposées devant nous. La plupart d'entre elles constituaient la majorité des ordonnances.

— Vous souffrez d'hypertension, de trop de cholestérol, d'un diabète, d'angoisses, et de douleurs diverses...

— Oui, tous les jours je souffre de tout ce que vous venez de dire, plus un vaccin contre la grippe l'hiver, accompagné d'une petite cure d'antibiotique annuelle si nécessaire... Non, je vais vous dire, moi, de quoi je souffre. Je souffre d'avoir perdu ma femme et aucun médicament ne répond à ça.

Je remplis le sac plastique décoré du logo pharmaceutique. Les boîtes s'empilaient les unes sur les autres, une vingtaine au moins. Je lui tendis le sac. Il me remercia puis s'éloigna. Alexandra, venue rejoindre les comptoirs, me glissa quelques mots :

— C'est triste.

— Tu ne crois pas qu'il a raison ?

— Sur quoi ?

— Son ordonnance, comme celles de beaucoup de gens de son âge, est renouvelable six mois. J'ai regardé son historique, il prend ces mêmes médicaments depuis des années. Peut-on dire qu'il est soigné s'il doit les prendre tous les jours ?

— Bien sûr, sinon sa tension monterait, ainsi que son diabète avec tous les risques que cela comporte.

Sa réponse ne me satisfaisait pas comme elle ne satisferait sans doute pas ce retraité de la commune. Je décidai de me rendre dans le préparatoire pour lire la troisième lettre.

As-tu trouvé une réponse ?

Qu'est-ce donc que la maladie ?

Et comment apparaît-elle ?

La réponse à ces questions défie encore les hommes d'aujourd'hui. Cependant, des avancées ponctuent l'histoire de cette connaissance. Nous nous sommes quittés alors que nous étions en Grèce antique, culture interdisant la dissection

humaine. Une bien mauvaise nouvelle que cette interdiction pour des médecins assoiffés de connaissance. Mais l'histoire pallie parfois les manques...

Souviens-toi d'Hippocrate et de ses disciples. Ils soignaient les gens en observant les symptômes et leur évolution et commencèrent en disséquant les animaux à approfondir par déduction et analogie leur connaissance du corps humain. On aurait pu penser que ces deux activités allaient, en se répondant mutuellement, s'enrichir. Or, si enrichissement il y a bien eu, ce fut avant tout par friction et division. Souviens-toi que les médecins hippocratiques considéraient le corps humain comme une boîte à l'intérieur de laquelle circulent des humeurs. Eh bien, vois-tu, la dissection animale remet totalement en cause cette vision du corps et une question oppose le monde médical en deux. Quel est le meilleur moyen d'accéder à la connaissance ? En fait, comment savoir ? En traquant les symptômes apparents ou en observant l'intérieur du corps ?

Pourquoi donc ces questions ?

Les médecins hippocratiques observaient leur patient très attentivement. Il se souciait de leur température, de leur respiration, de leur posture, de leur langue probablement. Bref, ils passaient au peigne fin le corps malade afin de trouver des indices pour mieux connaître les maladies. Mais cela ne permettait pas de comprendre le fonctionnement de ce corps malade. Et regarde aujourd'hui. Est-ce que le médecin prend du temps pour mieux connaître le corps humain ? Non. Il apprend la physiologie du corps puis se confronte dans sa pratique à la maladie. C'est à la maladie que les médecins de tes clients vouent leur carrière. Un eczéma ? Une crème. Une hypertension artérielle ? Un comprimé. Une toux ? Un sirop. Eh bien, il en était de même pour les médecins hippocratiques. Ils n'avaient pas forcément le temps de s'occuper des questions physiologiques qui leur étaient en grande partie inaccessibles. Ils préféraient soigner une diarrhée plutôt que de savoir pourquoi et comment ce liquide brunâtre sortait des fesses. Aujourd'hui, la physiologie répond à de nombreuses questions

et a offert de nouveaux traitements. En cela, elle s'admire et se gausse de son association fructueuse avec la médecine. Pourtant, leur association est loin de donner toutes les réponses. Comme nous le verrons.

Aristote (384 – 322 avant J.-C.), un philosophe grec qui aborda presque toutes les disciplines de son temps, et donc l'art médical, avait lui aussi disséqué de nombreux animaux. Il fit de nombreuses découvertes qui eurent un grand succès et mit en défaut les médecins de son temps. Le corps plein d'humeurs sur lequel ils appuyaient leur pratique médicale et leurs soins était de plus en plus remis en cause par les découvertes de la physiologie et de l'anatomie.

Du ventre de l'art médical émergeaient deux toutes jeunes sciences : l'anatomie et la physiologie. Ces jeunes sciences vont bénéficier de la création de l'école philosophique – le Lycée – par Aristote, lieu d'étude et de discussions muni de bibliothèque, de salle de cours et de recherche. Mais n' imagine pas une salle de cours avec des élèves qui écoutent un maître. Lorsque Aristote est dans la classe, il souhaite que ses élèves ou plutôt ses disciples entament une discussion, aient une réaction, un jugement, une critique. Que ça fuse dans tous les sens. Une question doit en amener une autre. L'échange possède une plus forte valeur que l'enseignement passif et discuter est plus efficace que de trouver. Tout un concept.

L'un de ses élèves – Alexandre le Grand – devint l'un des plus grands conquérants de l'histoire et sema un peu partout dans son empire des Alexandrie. L'une d'entre elles se situait en Égypte. À la mort d'Alexandre le Grand, l'un de ses généraux – Ptolémée 1^{er} – est désigné gouverneur d'Égypte et établit sa capitale dans cette Alexandrie qui deviendra l'un des plus importants centres intellectuels de la Grèce antique. Il y fait notamment construire le Mouseïon ou musée en respectant le modèle du Lycée d'Aristote. Toutes les disciplines sont amplement étudiées et parmi elles, bien évidemment, la médecine. Les textes sont commentés et critiqués. Nous sommes en Égypte.

Une nouveauté importante accompagne cette exportation du Lycée aristotélicien. En effet, celui-ci arrive dans un nouveau pays, régi par de nouvelles lois. De nouvelles interdictions probablement, mais surtout une nouvelle liberté : la dissection humaine semble être autorisée. Deux chercheurs – Hérophile (343 – 300 avant J.C.) et Érasistrate (320 – 250 avant J.-C.) – vont particulièrement en profiter pour affirmer de nouvelles découvertes.

Hérophile délaissait les maladies pour porter son intérêt sur la santé. La santé... oui. C'est à l'intérieur des cadavres animaux ou humains qu'il fit ses recherches. Il précisa l'anatomie du système nerveux et fit le lien entre le cœur, les veines et les artères. La richesse de ses découvertes ne devait pourtant en rien cacher le fait qu'elles étaient peu utiles à la pratique médicale et aux soins. Que pouvaient donc apporter ces nouvelles connaissances au médecin qui se trouvait face au symptôme de son patient ? Elles ne débouchaient pas sur de nouvelles thérapeutiques. Hérophile tenta bien de lier ses découvertes avec la pratique de la prise du pouls, mais en vain.

Érasistrate se trouvait confronté au même problème. Comment faire le lien entre les découvertes physiologiques et les symptômes ? Quel rapport entre une maladie et le système nerveux ou sanguin ? Tu peux percevoir, dans l'effort de ces deux chercheurs à établir ces liens, une volonté farouche de rendre concrètes leurs découvertes mais aussi la difficulté pour cette nouvelle science qu'est la physiologie à s'émanciper de la médecine. Santé ou maladie ? À quoi servirait-il de connaître le corps humain si ce n'était pour soigner, me demanderais-tu ? Bien sûr. Ta question est réponse. Une évidence. À rien. À rien ? Pas si sûr. Je pourrais alors te demander de me définir la médecine. Tu me répondrais que la médecine est l'ensemble des connaissances scientifiques et des moyens de tous ordres mis en œuvre pour la prévention, la guérison ou le soulagement des maladies, blessures ou infirmités. Peut-on rêver à plus noble destin lorsqu'on s'appelle médecine ? Non, bien sûr. Peut-on rêver à plus noble destin lorsqu'on s'appelle physiologie ? Pas plus. Pourtant leur association qui paraît

inéluctable à l'heure des Grecs de Grèce et d'Égypte sera plus tard questionnée. Il nous est encore impensable ici de distinguer les deux. Donc, la physiologie court après la médecine ; la médecine court après la physiologie. Toutes deux fuient son indépendance. Ne sont pas encore adultes. Comme si l'une et l'autre souhaitaient grandir ensemble. La physiologie est attirée par la maladie. Mais nous y reviendrons plus tard, elle s'émancipera. Malgré tout, cette aspiration mutuelle de l'une à l'autre ne doit pas cacher les contradictions. La physiologie contredit la théorie des humeurs qui permet d'expliquer les traitements. Deux débats : médecine et physiologie, théorie et pratique. Par conséquent, pour l'instant, il y a un vide à combler entre les organes et la maladie. Érasistrate va tenter de pallier ce manque en créant le concept de logôi theôrêton que l'on peut traduire par « théoriquement observable ». Par ce concept, il souhaitait discuter de la nature de ces différends. Ce lien encore inconnu est-il constitué par des particules encore invisibles à ce jour, mais visibles plus tard lorsque la science aura progressé ? Peut-on alors observer a minima les effets de ces particules encore invisibles et soumises à notre œil imparfait ? Ne peuvent-elles pas alors être déduites logiquement ? Érasistrate permettait ainsi de réfléchir au lien manquant entre la physiologie, l'anatomie et la maladie, mais il autorisait aussi toutes sortes d'extravagances et surtout s'éloignait du but même inscrit dans la physiologie et l'anatomie, à savoir l'observation.

Des doutes alors surviennent quant à la capacité de ces nouvelles sciences à expliquer les maladies. De plus, des remarques sont faites quant à la diminution des facteurs permettant le diagnostic. Le corps se suffit-il à lui-même pour expliquer les maladies ? N'est-il plus nécessaire de le considérer en interaction avec son environnement ? En considérant les organes et la physiologie, l'influence des saisons, de l'âge, de l'alimentation et de l'environnement en général disparaissent emmenant avec elles toute la richesse de la vie. La théorie s'éloigne de la pratique et il est difficile de ne considérer soudainement que le corps.

Il n'y a donc aucune surprise que la thérapeutique hippocratique, avec sa vision globale de l'homme, continue d'être utilisée.

Il n'y a donc aucune surprise à ce que beaucoup de médecins demeurent insatisfaits...

En observant les deux feuilles noircies par l'encre qui me restaient à lire, je remarquai que l'écriture avait changé. Elle n'était plus une écriture d'enfant. Les lettres avaient quitté leur rondeur pour ériger des pointes. Les T ressemblaient à des piques dressés vers le ciel ; les U à de petits soldats prêts au combat ; les M à des montures. Les mots transformaient la feuille en terrain de guerre. Soigner ou comprendre, tel était le dilemme médical des Grecs. Le passé avait montré que l'on pouvait soigner en expliquant mais sans comprendre. Cette nouvelle tension prouvait qu'une meilleure compréhension du corps humain permettrait de mieux soigner encore. J'avais l'impression de tourner en rond. Où la théorie et la pratique allaient-elles se rencontrer ? Il me semblait le savoir puisque je l'avais appris. Il ne faisait aucun doute aujourd'hui que la théorie et la pratique s'étaient rencontrées. Pourtant, dans ma pratique, tout n'était pas aussi simple. Je tournais en rond. Un peu comme les médecins grecs. Sauf que moi je savais expliquer les symptômes. J'avais appris. Je me sentais leur héritier. Leur enfant. Je commençai à aimer Hippocrate et ses copains : Aristote, Hérophile et Érasistrate. J'aimais surtout leurs questionnements. Je pouvais presque les voir. Les entendre. Les toucher. Ils étaient devenus mes amis. Je n'avais pas envie d'en lire plus ; je pliai soigneusement les feuilles et retournai au comptoir. Je souhaitais savourer mes ancêtres grecs.

Alexandra discutait avec Marie de la meilleure façon de cuire un rôti.

Ce matin, nous devions livrer à domicile l'un de ces médicaments que nous n'avions pas reçus à temps. Je m'étais porté volontaire. Il s'agissait d'un médicament utilisé contre la maladie de Parkinson. Depuis longtemps, la malade ne pouvait plus reprendre le volant et ne souhaitait pas déranger sa voisine une nouvelle fois. J'empruntais la voiture allouée à la pharmacie pour ce genre d'exercice et arpentai à vitesse réduite les petites routes de France. J'avais curieusement l'impression d'être libre. Je frappai à la porte.

— Entrez ! Entrez !

La vieille femme, madame Nordeau, était assise au fond d'un fauteuil.

— Bonjour.

— Bonjour Monsieur. Je vous remercie. Ma petite-fille est en déplacement et je ne veux pas embêter ma voisine qui m'aide déjà plus qu'il ne faudrait. J'ai vraiment besoin de ces médicaments. Vous le savez. Vous êtes gentil. Vous pouvez les poser sur la table.

— Pas de souci. Cela fait partie du service.

— Vous êtes gentil. Je vous offre un café ?

— Non, merci, je dois y retourner.

— Bien sûr, mais avant je vous offre un café.

Les petits mouvements oscillants de sa tête qui tournait sans cesse sur elle-même de gauche à droite saccadaient sa voix. Ses mains n'en finissaient plus de trembler. Elle s'appuyait sur ses coudes pour tenter de s'arracher du fauteuil. Je savais qu'elle ne souhaitait pas qu'on l'aide. Elle voulait s'en sortir seule. Je lui répétais que je devais la laisser, souhaitant lui épargner tous ces

efforts, sans autre résultat que de la hâter. J'acceptai donc le café puis me proposai de l'aider, malgré tout.

— Je sais mieux que vous où je range mes affaires. Laissez-moi faire et asseyez-vous donc. Je sais encore recevoir.

Ses jambes fragiles portaient difficilement son menu corps, mais en prenant appui sur les meubles savamment disposés, elle arrivait à se déplacer dans tout l'espace. Il n'y avait aucun meuble haut et de larges poignées lui permettaient d'en ouvrir les portes.

— Souhaitez-vous du sucre ?

— Seulement si vous me laissez le prendre...

— Il est derrière vous.

Sur un plateau, à disposition, prêt à tout moment étaient posés deux petites tasses, un pot à sucre, des petites cuillères, des sachets de café solubles et un paquet de gâteaux secs.

— Servez-vous.

— Merci.

— Excusez-moi mais je ne vous accompagne pas. J'ai bu un petit café au petit-déjeuner et je ne dois pas abuser de ce genre de chose. J'en bois un autre à 14 heures. C'est mon petit plaisir.

Je regardais les nombreux cadres photo disposés sur à peu près tous les meubles.

— Ma fille a divorcé et est partie vivre dans le nord avec un nouvel homme. Là, c'est mon mari. Cela fera cinq ans qu'il est mort. Et là, mais vous la connaissez, c'est ma petite-fille, Sophie. Elle vient vous voir de temps en temps. Heureusement que je l'ai. Elle est adorable. Mais elle ne pense pas assez à elle. Elle travaille beaucoup et s'occupe trop de moi. Pourtant, vous savez, je ne demande rien. J'aimerais beaucoup qu'elle rencontre un garçon comme vous. Vous êtes gentil. N'est-elle pas jolie ? Regardez... Et puis, vous avez une belle situation. C'est bien la pharmacie.

Je n'osai lui dire que plusieurs fois j'avais souhaité inviter sa fille à passer une soirée avec moi, l'inviter à danser. J'aimais son sourire et ses cheveux. Ses yeux soulignés d'un discret trait noir m'envoutaient. Mais je n'avais jamais osé franchir le pas. L'idée

qu'elle refuse l'invitation devant mes collègues me sidérait. Et puis, ce serait blesser Alexandra.

— Oui, elle est charmante, dis-je en pensant avoir été suffisamment neutre.

— Vous avez raison. Elle est charmante. Je le lui dirai... de votre part.

La bouilloire électrique se mit à siffler. Je me levai rapidement pour l'empoigner et me servir. Elle souriait. J'aimais qu'elle ne me remercie pas. Je vidai rapidement la tasse.

— Merci pour le café.

— Ce fut un plaisir de vous avoir avec moi. Vous verrez, sur le meuble de l'entrée, il y a une petite pièce pour vous. Prenez-la en partant.

Madame Nordeau habitait en pleine campagne. Je n'avais pas réellement envie de retourner de suite à la pharmacie et garais la voiture dans l'un des chemins qui borde les champs. Je grimpai sur le capot de la voiture et m'assis sur le toit. Je sentis la tôle se froisser sous mon poids. Les jambes coulant sur le pare-brise, je sortis de ma poche les feuilles que je n'avais pas encore lues. Le soleil nous éclairait, elles et moi.

Que faire de la science ? En gros, voilà l'embarras. Savoir si l'anatomie et la physiologie étaient ou non utiles à dispenser des soins débouchait sur une nouvelle question : la médecine est-elle une science ? Cette question paraît ridicule aujourd'hui et fait sourire mais à l'époque la question se posait sérieusement. Il n'était pas évident qu'une meilleure connaissance de la biologie pût améliorer l'efficacité des traitements. La médecine doit-elle permettre de mieux comprendre le corps humain et la santé ou bien se contenter de soigner ? Avec quelle logique le médecin doit-il comprendre sa pratique ? Ces questions ont beaucoup divisé les médecins et les chercheurs et de nombreuses sectes médicales apparurent.

Les médecins que j'ai déjà évoqués – Hippocrate, Hérophile et Érasistrate ainsi que d'autres – fondèrent la secte des dogmatiques. Et comme je te l'ai déjà dit, ces hommes

favorisent l'observation du corps humain et donc l'anatomie et la physiologie. Mais ils n'oublient pas pour autant la théorie des humeurs et son efficacité médicale. Ils essaient par conséquent d'identifier l'espace manquant entre la réalité organique et les symptômes en privilégiant les idées et les théories. Mais je me répète...

Une autre de ces sectes pense au contraire que la médecine n'est pas du tout une science et rejette toutes les explications de la secte précédente des Hippocrate et consorts : les empiriques. Pour eux, les théories des dogmatiques ne sont que des inventions et ne reposent sur aucune observation. Ils vont même plus loin en affirmant qu'aucune observation aussi rigoureuse qu'elle soit ne pourra expliquer les mystères de la nature qui non seulement ne sont pas à la portée de l'homme mais en plus n'apporte pas de nouveaux traitements. Il faut donc, pour eux, étudier le symptôme tel qu'il se présente. Il ne s'agit donc plus d'envisager l'inconnu mais plutôt de l'accepter tel quel.

Une troisième secte apparaît à Rome qui est à la fois proche de la première et de la deuxième. C'est la secte des méthodiques. Comme les dogmatiques, ils possèdent des théories capables d'expliquer les maladies et, comme les empiriques, se limitent à un inconnu inconnaissable. Du coup, ils sont en désaccord avec les premiers auxquels ils reprochent de prétendre tout connaître et avec les seconds parce qu'ils ne veulent pas voir en la médecine une science naissante. Les méthodiques envisagent la médecine comme une dynamique de recherche.

Comme tu peux le constater, les différends reposent tant sur ce que l'observation peut dévoiler que sur le sentiment de l'inconnu et du mystère. Une quatrième secte va d'ailleurs se préoccuper de ce mystère : la secte des pneumatiques. Comme son nom l'indique, cette secte se concentre sur le pneuma, concept platonicien qui représente l'invisible et l'inobservable à savoir le grand principe de vie et de santé. Et puisque cet invisible ne peut être observé, il ne peut être considéré que par le raisonnement. Par conséquent, les pneumatiques ne sont

nullement en contradiction avec les sectes précédentes qu'ils souhaitent plutôt réunir. Dans la pratique, ils vont développer la prise du pouls qui, pour eux, est lié au pneuma, grand principe de vie et de santé.

Dans cet esprit de réunification que la secte des pneumatiques avait déjà proposé, une autre secte, celle des anonymes, tenta d'associer différentes disciplines telles que l'anatomie, la physiologie, la pharmacologie dans le but de rapprocher la théorie des humeurs d'une conception plus localisée des symptômes.

Ce n'est rien de dire que la médecine de cette époque était divisée. Et encore... Certains médecins n'adhéraient aucunement à l'une de ces sectes. Ils pouvaient être attirés par une idée de chez l'une comme de chez l'autre sans accepter l'ensemble des théories ou positionnements de chacune d'elles.

Que dire de cette pagaille ?

Qu'il y a un certain flou entre l'observable et le mystère de la vie. Que, selon leur tempérament, les uns se limitent à cet observable tandis que d'autres s'y refusent. Qu'il peut y avoir un écart entre les connaissances et la pratique !

Au milieu de ce chaos nécessaire émergea un homme. Pas n'importe lequel puisqu'on dit aujourd'hui de lui qu'il est le deuxième père de la médecine après Hippocrate.

Né à Pergame, Claude Galien (vers 131 – vers 201) suit à la fois des études de philosophie et de médecine. Histoire peut-être de lier l'observation médicale à l'exploration du mystère de la vie par la philosophie. Il finit ses études à Alexandrie puis voyage dans tout le bassin méditerranéen afin de rencontrer et d'apprendre auprès des meilleurs médecins. Lorsqu'il revient à Pergame, il devient le médecin des gladiateurs. Tu peux le deviner, là, au plus près de la chair et de la chirurgie. Puis, il part à Rome. Galien découvre les multiples sectes médicales et leurs théories. Il découvre aussi leurs conflits et leurs débats qui, au fur et à mesure des argumentations, dessinent des concepts de plus en plus abstraits.

Au contraire de tout cela, Galien développa une pratique de l'expérience revenant à la dissection, à l'anatomie, à la

physiologie et à l'observation clinique. Insatisfait par l'observation, il souhaitait aller plus loin et voulut prouver par l'expérience les théories qu'il avançait.

Galien précisa les structures anatomiques découvertes par ses prédécesseurs de par la minutie et la précision de ses observations. Cependant, il ne put découvrir de nouvelles structures puisqu'il dépendait entièrement des observations d'Hérophile et d'Érasistrate. Pourquoi ? Parce que les Romains qui avaient conquis le monde interdirent la dissection humaine contraire à leur religion. Galien devait se contenter de la dissection animale. Mais l'apport de Galien ne se limite pas à une observation minutieuse.

L'expérience, donc.

Tu sais que ses prédécesseurs avaient su identifier les artères et les veines. Tu sais, toi, que les unes et les autres transportent le sang. Seulement avant Galien, les médecins supposaient que les artères servaient à transporter le pneuma, ce fameux spiritus, invisible, grand principe de vie et de santé. Érasistrate et d'autres avaient observé des artères vides de sang. Ben oui, les artères de cadavre sont vides... et elles sont une heureuse chance d'y voir la possibilité au pneuma d'irriguer tout le corps. Ces médecins avaient bien déjà observé durant l'exercice de leur fonction que du sang coulait des artères sectionnées mais, puisqu'il était connu que ces artères contenaient le pneuma, elles contenaient du pneuma. Alors, du sang ou du pneuma ou bien du sang et du pneuma ? La démonstration de Galien fut aussi simple que percutante. Sur un animal, il noua deux nœuds le long d'une artère prenant soin que cette partie de l'artère limitée par les nœuds ne contenait aucun point de communication avec une veine. Il fit une incision sur cette partie, laissant le sang couler, ce sang qui ne pouvait provenir que de l'artère.

Exit le pneuma des artères ?

Exit le principe de vie et de santé des artères ?

Pas forcément. Parce que Galien inventa un trou dans le cœur, un trou qui réunit ventricule gauche et ventricule droit, un trou qui permit d'expliquer qu'un sang bleu devienne

rouge ; un trou qui n'existe pas mais qui est très pratique pour conserver le pneuma. Car Galien expliqua que ce pneuma, stocké dans le cœur, enrichit le sang par ce trou et le fait passer du bleu au rouge. Tout le monde est gagnant !

Galien fit une autre expérience. Il mit un tube creux dans le canal d'une artère afin d'en maintenir la continuité. Et voici ce qu'il remarque : le tissu de l'artère est au-dessus du tube. Donc, normalement, on ne peut percevoir le pouls puisque le sang est seulement en contact avec le tube. Pourrais-tu percevoir une modification significative à la surface extérieure d'un tube en plastique alors que s'écoule un liquide en son intérieur ? Non. Le plastique ne se déforme pas comme la membrane d'une artère. Donc, pas de pouls. Eh bien, Galien percevait quand même le pouls. Il ajouta que si l'on presse fortement avec un fil l'artère au niveau du tube, le pouls s'arrête et en conclut que le pouls est la transmission de quelque chose qui vient du cœur. Et qu'est-ce qui vient du cœur ? Le pneuma.

L'expérience est fausse mais elle est expérience ; la science tâtonne ; le pneuma persiste...

Galien étudia également la respiration. Comment l'air entre-t-il dans les poumons ? Voilà la question qui était posée. Galien, observant devant lui ce qu'il avait à sa portée (c'est-à-dire des muscles – les muscles intercostaux et le diaphragme pour être plus précis – et les os de la cage thoracique) fit un rapprochement entre ces muscles et ces os et la respiration. Il émit la théorie que l'action des muscles, en augmentant le volume de la cage thoracique, faisait entrer l'air dans les poumons. Puisque la théorie ne suffisait plus, encore fallait-il le prouver ? Pour ce faire, sur un animal, il pratiqua une incision sur laquelle il posa l'ouverture d'une vessie desséchée. Ce petit ballon se gonflait lors de l'expiration et se vidait lors de l'inspiration. C'était la cage thoracique qui influençait la vessie et non l'inverse.

Une fois de plus, ces démonstrations peuvent te paraître dérisoires puisque tu as probablement appris tout cela dès l'école primaire. L'important est que Galien signe par ses

expériences l'apparition d'une méthode expérimentale scientifique. Ce ne sont pas tant les résultats qu'il faut retenir que les moyens utilisés pour les obtenir. Les concepts et autres inventions théoriques qui suffisaient jusqu'à lui doivent maintenant être prouvés par l'expérimentation. L'observation elle-même ne suffit plus. Elle doit être appuyée par la preuve. Galien fut ainsi à l'origine d'autres découvertes telles que l'urine dont il décela qu'elle n'était pas produite par la vessie mais plutôt par les reins, que la voix n'était pas un produit du cœur mais du larynx, le parcours de l'influx nerveux du cerveau aux nerfs, et bien d'autres.

Une question lancinante ressurgit alors.

Que faisait Galien de ses nouvelles connaissances ? Quel rapport leur trouvait-il à la santé ? À la maladie ? Comment se plaçait-il vis-à-vis des multiples sectes ?

Grossièrement, la thérapeutique reste la même et Galien ne renia en rien les apports de ses prédécesseurs. S'il a prouvé que les artères transportaient du sang et non le pneuma, il n'en considère pas pour autant que ce pneuma n'existe pas. Au contraire, pour lui les composants essentiels du corps humain restent le pneuma, le chaud inné et les quatre humeurs. Les traitements ? À l'instar de ceux d'Hippocrate, il faut toujours évacuer les substances nocives de l'organisme, et combattre les symptômes par une influence contraire de celle qui en fut la cause ; le chaud par le froid, l'humide par le sec par exemple. Il y a aussi les massages, les diètes, les exercices physiques, une diététique appropriée et les plantes médicinales. Il créa de nombreuses préparations pharmaceutiques dont certaines pouvaient être composées d'une centaine d'ingrédients. N'as-tu pas appris toi-même au cours de tes études que les préparations que tu effectues au sein de ton préparatoire se nomment encore aujourd'hui préparations galéniques ? Eh bien galénique vient de Galien.

Hippocrate avait détourné les dieux de la maladie pour se concentrer sur le corps. Ses successeurs ont poursuivi ses travaux non sans difficulté. De nombreuses questions se sont posées. Avec Galien et son expérimentation, on peut penser que

la science est lancée et qu'elle possède un avenir prometteur. Pourtant, il n'en sera rien. Galien portait en lui le progrès mais aussi le frein de ce progrès...

Parce qu'il est difficile à l'homme de ne considérer que son corps...

C'étaient les derniers mots de la lettre. Je regardai aussitôt la pendule digitale de l'auto. J'avais passé plus d'une heure à rêvasser à ce Galien sur le toit chauffé par le soleil. Midi passé, la pharmacie était maintenant fermée jusqu'à 14 heures. Comment pourrais-je m'excuser d'un tel retard ? Mes collègues avaient probablement appelé madame Nordeau. Qu'avait-elle pu leur répondre ? Je consultai instinctivement mon téléphone. La petite lumière verte indiquait des messages. Alexandra s'inquiétait et ne comprenait pas. Il me fallait trouver maintenant un alibi pour expliquer mon retard. Observant la voiture, il me vint naturellement de prétexter une crevaison. J'appelai Alexandra.

— Oui, c'est moi.

— Où es-tu ? Je t'attends à la pharmacie.

— J'ai crevé et j'ai eu du mal à réparer. J'arrive. Je te prends de quoi manger et l'on déjeune ensemble.

— Si tu veux. À toute.

— À toute.

J'avais senti dans sa voix un malaise inhabituel. Je voulais revenir vite. Pour cela, il me fallait crever puis changer la roue. Je n'avais aucun couteau sur moi ni rien de pointu. Je cherchais dans les buissons d'épineux une branche qui ferait l'affaire. Je n'y trouvais que des égratignures. Je fouillais la voiture de fond en comble. Pas un seul tournevis, aucun outil. Après mon coup de téléphone, je n'avais plus le choix. Je devais crever. Rien aux alentours, le vide total. Je décidai de changer la roue et de crever plus tard. Le cric, l'étoile, la roue de secours. Je pris soin de salir ma blouse et déposai la future roue crevée dans le coffre.

Alexandra m'ouvrit la porte. Des traces de larmes punctuaient encore ses joues.

— Qu'est-ce que tu as ?
— C'est rien.
— J'ai pris des nems.
— C'est très bien.
— Dis-moi.
— Ce n'est rien.
— Je vois encore tes larmes.

— Il m'a convoquée dans son bureau... juste après que tu sois parti. Je servais madame Grimbert. Il m'a dit que je prenais trop de temps avec lui et les clients en général. C'est vrai, d'autres clients attendaient...

— Et alors ?

— Il a regardé sa montre et m'a affirmé que j'étais restée plus d'un quart d'heure avec madame Grimbert. Elle me parlait de son AVC. Je ne pouvais quand même pas...

— C'est du whisky que j'aurais dû te ramener. Tu sais quoi ? On pourrait chronométrer aussi le temps qu'il passe, lui, avec les clients. Une vraie pipelette ! À discuter de ses activités dont tout le monde se fout. T'inquiète, il a sans doute reçu des factures, tu sais comment il est.

— Tu as raison. Si l'on sortait boire ce soir.

— Si tu veux.

Nous n'avons plus rien dit ensuite, occupés que nous étions par nos pensées et nos nems. Je n'aimais pas voir Alexandra malheureuse. Elle avait de si beaux yeux. Elle était prête à aider n'importe qui quand tout allait bien mais se retrouvait totalement prostrée dès lors que ses qualités professionnelles étaient remises en cause. Et puis, elle sentait glisser sur elle l'âge d'avoir des enfants.

Le temps reprit son œuvre. La sonnerie de la porte automatique, les clients, les médicaments. J'avais tout juste eu le temps de prétexter d'avoir oublié les factures de madame Nordeau dans la voiture pour crever le pneu avec un couteau. Cela ferait l'affaire.

Le soir, nous nous retrouvâmes au pub, Alex et moi. Un groupe jouait de la musique folk et la bière débordait du

comptoir. Deux ou trois filles abandonnées se trémoussaient sur la piste de danse improvisée. Alexandra me souriait. Sa bouche délicieusement dessinée par un rouge à lèvres discret semblait me dire des choses que je ne voulais pas entendre, puis ses lèvres cessèrent de remuer. Elle se leva et me tendit la main. Sur la piste, nos corps se rapprochaient inexorablement. Elle se resserrait fort contre moi. Ses mains caressaient mon dos. Son corps était de plus en plus chaud. Puis la musique s'arrêta. Plutôt que de retourner à nos places, nous avons rejoint dehors le groupe de fumeurs. Alexandra demanda une cigarette à l'un des hommes qui n'avait pas arrêté de la regarder danser. Je ne l'avais jamais vu fumer. Puis elle en demanda une deuxième, qu'elle me tendit. Je n'avais jamais fumé avant ce jour. On lui proposa un briquet. Elle alluma ma cigarette, puis la sienne. Son pouvoir de séduction me paraissait illimité. Tous les hommes la regardaient. Alors que je portai pour la première fois une cigarette à ma bouche, Alexandra arrêta mon geste, inspira une bouffée de sa cigarette, en expira la fumée sans me quitter des yeux puis glissa dans ma bouche sa langue parfumée. Pendant ce long baiser, autour de nous, les conversations reprirent, nous laissant seuls. N'importe quel homme aurait succombé ce soir-là. Ma langue ne pouvait sortir de sa bouche. J'ignorais si nos lèvres étaient collées par le désir ou par la gêne qui ne manquait pas de ponctuer ce baiser. Puis Alexandra se décolla de moi.

— Je vais nous acheter un paquet de cigarettes. Ça nous évitera de dire des conneries.

Je ne la reconnaissais pas. Nous étions parfois sortis, entre collègues, mais jamais je ne m'étais retrouvé seul avec elle, hors de la pharmacie. Était-elle la femme qu'elle me montrait ce soir, celle que je devinai mais que je n'avais encore jamais vue ? Elle revint, souriante, le paquet de cigarettes à la main.

— Allons à la plage les fumer tranquillement.

Elle me prit la main. Je me sentais comme un enfant qu'on réconforte sur le chemin du désir. Ni une humiliation ni un encouragement. Seulement une évanescence. Assis au bord du fleuve, les fumées de nos cigarettes montaient l'une vers l'autre pour se rejoindre. Face à nous, de l'autre côté de la rive, les

lumières du pub où nous nous étions embrassés dévoilaient notre nuit. Les voix des danseurs nous parvenaient feutrées soulignant notre solitude.

— Tu sais quoi ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Nous sommes partis sans payer.

Ces mots nous éloignaient un peu plus du monde. Nous échangeâmes un long sourire. Dans la presque nuit, je parvenais à deviner ses yeux. Nous fumions cigarette sur cigarette. Allions-nous attendre de finir le paquet avant de nous embrasser à nouveau ? Je n'arrivais pas à me fondre sur elle. Ce qu'elle comprit. Car ce soir-là, elle comprenait tout. Elle sortit les dernières cigarettes de leur boîte, les posa sur le sable les unes sur les autres puis y mit le feu avec le briquet qu'elle n'avait pas rendu.

— Nous voilà seuls, dit-elle.

À ce moment précis, je n'avais qu'une envie : voir son corps nu, sentir la chaleur humide de tous les replis de sa peau, la pénétrer le plus lentement possible et me dissoudre en elle en tournant ma langue dans sa bouche. Pourtant, une force inconnue me paralysait. Elle constata avec ses mains mon excitation. J'allais implorer tant j'avais envie d'elle. Alexandra dégrafa mon pantalon, souleva sa jupe puis s'accroupit sur moi. Par son déhanchement habile et rythmé, je voyais disparaître puis réapparaître mon sexe avec l'impression étrange qu'il lui appartenait, à elle, et qu'elle me pénétrait. Le plaisir nous envahissait et unissait nos soupirs aux étoiles. Elle enleva son chemisier, puis son soutien-gorge tout en continuant de me pénétrer avec mon sexe. Puis, elle quitta sa jupe en la hissant jusqu'à ses épaules. Nos bouches se rapprochaient l'une de l'autre. Pour empêcher qu'elles ne se touchassent, j'entourai rapidement Alexandra par les hanches et la plaquai sur le sable. Je pris sa main et je fermai ses doigts sur mon sexe. Après quelques mouvements, mon sperme jaillit en éclats brillants sur ses seins et son ventre. Je gémissais sans freins mon plaisir tandis qu'Alexandra, d'une marche suave, disparaissait dans l'eau du fleuve. Je cherchais si une cigarette n'avait pas échappé au